

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

« D'UNE PLUME VIVE ET CLAIRE »

ENTRETIEN AVEC OLIVIER MANNONI

Peux-tu nous dire dans quelles conditions se sont effectuées les premières traductions françaises de Freud ?

Freud suit dès le début, et de manière très attentive, la traduction de ses textes. Il y a deux raisons à cela : d'abord le mouvement freudien se veut, dès l'origine, un mouvement international, notamment avec l'Association psychanalytique internationale. Ensuite, tout le travail de Freud est axé sur le langage, qui est sa matière première. Rien d'étonnant à ce qu'il y ait porté une attention majeure. Pour ce qui concerne l'anglais, il supervise de très près la traduction de ses œuvres, notamment par le biais d'Ernest Jones, puis de sa fille, Anna. En France, Marie Bonaparte, son amie et analysée, va jouer un rôle majeur dans la diffusion de ses textes. La qualité de ses traductions est incontestable. Les éditions Payot, auxquelles se sont adjointes par la suite les éditions Gallimard, ont publié la première « vague » des traductions de Freud, qui sont encore loin, à l'époque, d'être des œuvres complètes. Suit le travail de Laplanche et Pontalis, qui débouche à partir de 1984 sur le projet PUF, dont les premières productions suivent cinq ans plus tard. Et, à partir de la fin du siècle, une nouvelle vague de traductions qui, incontestablement, reviennent à la dimension philosophique et littéraire des textes. Le passage de l'œuvre de Freud dans le domaine public a évidemment joué un rôle d'accélérateur.

Quel rôle la traduction française a-t-elle joué dans la propagation des idées de Freud ?

Les liens de Freud avec la France ont toujours été très étroits, à commencer par Charcot, bien entendu. Marie Bonaparte a joué un rôle considérable pour Freud, d'abord pour la diffusion de ses œuvres en France – c'est elle qui a assumé ou réparti bon nombre de

traductions – puis pour Freud lui-même, à son départ d’Autriche. La France a en outre, me semble-t-il, rapidement été séduite par les idées de Freud, et l’on n’a pas vu, au début, de querelles telles que celles qui ont agité, par exemple, le mouvement psychanalytique américain. Ensuite, les querelles de clocher ont bien entendu commencé, mais c’est une autre histoire.

Il semble que les textes nous soient arrivés d’une manière assez désordonnée, plusieurs éditeurs se partageant la manne céleste, tandis qu’en Angleterre, Stratchey publiait la Standard Edition sous le regard attentif d’Anna Freud... Dans ce joyeux désordre, l’annonce que les PUF allaient s’engager dans la traduction des OCF au milieu des années 1980 a-t-elle été perçue comme une bonne nouvelle ?

Ce n’était pas une manne céleste. Les éditeurs qui se sont engagés dans la publication de ces œuvres difficiles n’ont pas manqué de courage. En Autriche, puis en Angleterre, les maisons d’édition directement contrôlées par Freud ou son fils ont joué un rôle majeur dans la diffusion de ses œuvres. Mais cela n’a pas toujours été simple. Dans la correspondance de Freud avec Eitingon, notamment, on voit combien les problèmes financiers liés à ces éditions ont été aigus. Les maisons créées par Freud et gérées par ses amis ou son fils étaient souvent au bord de la faillite. En France, ce sont de grandes maisons déjà constituées qui ont pris le risque. À terme, il a été payant.

Dans ce contexte, l’annonce d’une édition intégrale en français a bien entendu été perçue comme une excellente nouvelle. Reste à voir comment elle a été réalisée.

Comment vois-tu la mainmise de Jean Laplanche sur cette entreprise ? Que penser de l’idée qu’il aurait été traversé par la tentation de refonder la psychanalyse en français, un peu comme son propre analyste, Lacan, avec lequel il avait pris ses distances, avait tenté de refonder la psychanalyse en France ?

Il est singulier qu’un homme qui parlait visiblement un allemand assez peu fiable se soit lancé dans pareille entreprise. On sent dans les premières traductions de Laplanche une volonté de guider le texte dans une direction précise, en faisant parfois abstraction de l’allemand. À cet égard, sa traduction du *Narcissisme* est assez révélatrice. Le problème particulier de ce type de traductions, c’est qu’elles fondent aussi une pratique. Lorsque la pratique prend le pas sur le texte, lorsqu’on impose au texte une signification qu’il n’a pas

forcément, on court des risques. Quand on confond, par exemple, « un sujet amoureux qui doit se priver de passion pour aller à l'objet » et « un sujet amoureux qui doit s'adonner à la passion pour y aller », on se retrouve face à plus qu'une erreur. La deuxième version est celle de Freud – *sich begeben*, en allemand. On peut dire qu'un certain type de traduction a coulé Freud dans un moule. Peut-on refonder la psychanalyse sur de telles bases ? J'en doute un peu.

Les Actes des Assises de 1988 rendent compte de débats houleux entre les acteurs de la traduction des OCF aux PUF, notamment Jean Laplanche, Pierre Cotet et François Robert, et des germanistes, comme Jean-Pierre Lefebvre et Bernard Lortholary. Entre nous, tu étais dans la salle ? Imaginai-tu qu'un jour tu t'y mettrais, toi aussi ? En... rêvais-tu ?

Non, je n'y étais pas. Les débats polémiques ne m'intéressent guère, mais si j'y avais été, j'aurais de toute évidence été du côté des germanistes. Pour une raison très simple : le respect du texte. Qu'on traduise une recette de cuisine ou *L'Inconscient* de Freud, le principe de la fidélité au mot écrit (dans toutes ses dimensions : apparentes, sous-textuelles et culturelles) doit rester absolu. Plaquer systématiquement des significations convenues sur des mots ou des phrases, quel que soit leur contexte est, pour un traducteur professionnel, une hérésie. Détruire la polysémie du mot et de la phrase allemands au profit d'une monosémie clinique ou technique me semble également une erreur.

Tu m'as dit l'autre jour que trois courants s'affrontaient : le respect scrupuleux de l'orthodoxie lexicale, la volonté de « faire français » et le désir de « faire psy ». Aujourd'hui, vingt-cinq ans après ces Assises mémorables, observe-t-on le *statu quo*, un durcissement des positions des uns ou des autres, ou un assouplissement ? L'arrivée de Freud dans le domaine public a-t-elle changé la donne ?

Disons que la traduction littéraire a depuis acquis ses lettres de noblesse, et que l'on cesse peu à peu de considérer qu'elle n'est qu'un outil. Les excès commis dans l'idéologie du lexique ont posé, me semble-t-il, suffisamment de questions pour que la majorité des lecteurs se sentent contraints de prendre leurs distances. Cela ne limite du reste pas les apports de ces éditions, disons, lexicorthodoxes, qui ont permis de cerner beaucoup plus précisément des notions et leurs relations. Pour un psychanalyste, elles sont certainement précieuses. Mais dans la perspective d'un traducteur, elles ne sont pas plus que des éditions de travail pour une discipline.

Quels textes de Freud as-tu traduits ? As-tu pu les choisir ?

J'ai abordé Freud par un aspect particulièrement vivant et agréable, sa correspondance. Avec Max Eitingon, d'abord, puis avec Anna Freud, et sans doute prochainement avec Minna, sa belle-sœur. Toutes les palettes du langage de Freud y sont représentées, et c'est extrêmement enrichissant. Ensuite, ce sont les éditions Payot, éditeur historique de Freud, qui m'ont proposé de me lancer dans une série de nouvelles traductions. C'est l'éditeur qui pilote, mais nous nous connaissons bien et c'est mon mode de travail qui guide souvent les textes que je traduis. Pour l'essentiel, à l'heure actuelle, il s'agit de *L'Homme aux loups*, *Le Président Schreber*, *L'Injection faite à Irma*, *L'Inconscient*, *Le Refoulement*, *La Négation*, *Pour une introduction du narcissisme*, ou encore *L'Inquiétant familial*, que Marie Bonaparte avait traduit sous le titre *L'Inquiétante étrangeté*.

Avant de t'y mettre, quel était ton rapport à Freud et à la psychanalyse ? A-t-il changé en cours de route ?

J'ai toujours lu Freud comme un maître de la pensée, pas comme un maître à penser. Cela n'a pas changé.

Je pose ma question autrement. Que penser de l'argument qu'il faut être psychanalyste pour être à même de saisir et de rendre toutes les complexités de la pensée de Freud ?

Je préfère ne rien en penser. En tout cas, à supposer qu'il faille être psychanalyste, il faut au moins remplir une deuxième condition : parler l'allemand. Et une troisième : maîtriser le métier de traducteur. Des trois, la première condition me paraît assurément la moins indispensable pour traduire Freud. Pour être psychanalyste, les deux dernières sont sans doute secondaires si l'on a des textes précis à sa disposition, et de bons didacticiens pour la pratique...

Quels sont tes outils de travail pour traduire Freud ? Utilises-tu le glossaire de François Robert paru dans *Traduire Freud* ? Autre chose ? Le vocabulaire de Laplanche et Pontalis est-il utile ?

Mon principal outil est le dictionnaire d'allemand. Je conteste l'idée qu'un glossaire freudien soit le principal instrument de traduction des textes psychanalytiques. Il faut, bien entendu, connaître les traductions devenues quasiment officielles, et les polémiques qui les ont entourées – le fameux « refusement » des PUF n'en est qu'un exemple parmi mille autres. Mais l'essentiel pour moi est ce dont parle Freud. Dans huit ou neuf cas sur dix, par exemple, il emploie le mot *Angst* dans le sens (parfaitement allemand) d'« angoisse ».

Mais il lui arrive aussi de l'employer dans celui (tout aussi allemand) de « peur », notamment lorsque cette *Angst* a un objet déterminé. Et il le fait parfois dans le même paragraphe – par exemple dans *L'Inconscient*. Dans ces cas-là, le glossaire n'est plus un outil, mais un carcan. On pourrait multiplier les exemples à l'infini : Freud utilise le mot *Phantasie* pour désigner le « fantasme », mais il lui arrive aussi de s'en servir pour parler, tout simplement, de l'« imaginaire ». Réduire le mot à un seul sens – ou, pire, le traduire par « fantaisie » sous prétexte qu'il est nécessaire de disposer d'un terme unique –, c'est castrer le texte et surtout nier la dimension littéraire et créative du texte freudien. Donc, des glossaires à la pelle, mais en dernier recours.

Lis-tu les autres traductions françaises de l'œuvre que tu (re)traduis, ou préfères-tu t'en abstenir ? As-tu la hantise d'être accusé de plagiat ?

Hantise, sûrement pas. Disons que j'évite de marcher sur les plates-bandes de mes collègues anciens ou actuels, et qu'il m'arrive de revérifier, en tout dernier bout de course, que je n'ai pas réécrit la même chose. On a de drôles de surprises en faisant cette comparaison ultime. De mauvaises, j'en ai parlé plus haut. Mais aussi de très bonnes en découvrant des coups de génie qu'on aurait bien aimé avoir...

Comment, selon toi, faut-il traduire Freud ? À quels lecteurs t'adresses-tu ?

Aux lecteurs de sciences humaines curieux de l'évolution des idées et amateurs de textes bien menés, d'une plume vive et claire comme peut l'être celle de Freud.

Considères-tu Freud comme un scientifique ou comme un écrivain ? Dans quel type d'allemand écrit-il ? François Robert affirme la volonté des PUF de traduire la phrase de Freud pas à pas – y compris quand il se prend les pieds dans le tapis et qu'il mélange plusieurs niveaux d'articulation. Marc de Launay m'a dit malicieusement que traduire Freud, ce n'était « pas plus compliqué que de traduire Kant ou Nietzsche »... Où te situes-tu, toi ?

Suivre la phrase de Freud pas à pas, ce n'est pas traduire, je suis désolé. C'est certainement un travail très respectable pour les praticiens, mais ce n'est pas celui du traducteur. Que Freud s'emmêle les pinceaux, cela lui arrive comme à tout penseur, et nous avons à le respecter. Mais la phrase allemande a une structure

spécifique, et toutes les tentatives qui ont été menées dans le passé pour respecter cette structure au nom d'une fidélité poétique (Nietzsche) ou technique (Freud, Heidegger) ont donné des résultats que je ne juge pas conformes à ce que j'attends de mon métier. Freud est un philosophe qui utilise certes pour son travail des techniques de description médicale, mais aussi, pour ne pas dire le plus souvent, des techniques littéraires et rhétoriques. C'est en tant qu'écrivain qu'il a été couronné par le prestigieux prix Goethe en Allemagne. On devrait plus s'interroger sur ce point précis, et en tirer la conclusion : Freud est un homme de plume, pas un clinicien. Ce n'est pas un hasard si l'on fait désormais appel à des traducteurs littéraires, et non à des techniciens pratiquant la traduction, pour apporter au public des traductions qui, je pense, rendent mieux justice à cette œuvre majeure de la philosophie du xx^e siècle.

Propos recueillis par Emmanuèle Sandron